

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une révolte à soi

Rosalie Lavoie

Number 323, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, R. (2019). Review of [Une révolte à soi]. *Liberté*, (323), 62–63.

Tous droits réservés © Rosalie Lavoie, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une révolte à soi

ROSALIE LAVOIE

La révolte naît-elle de la colère, de l'indignation, ou émerge-t-elle du désir? Peut-elle venir d'un sentiment de devoir, de responsabilité et même d'amour envers l'autre, le monde? S'impose-t-elle à nous un jour comme une évidence ou est-elle le fruit des luttes qui la précèdent, d'un mouvement, comme un geste qu'on ne peut plus arrêter, la main entraînée par le poids du corps? Mais qui la main, et qui le corps? Comment la révolte peut-elle prendre forme dans un monde aussi fragmenté que le nôtre? Cette étincelle est-elle condamnée à s'éteindre dans nos cœurs esseulés? Nous sommes seuls – ou le sommes-nous? Peut-être que, plus simplement, comme me le disait un ami, la révolte naît de la faim, au sens littéral du terme. Mais débordons du sens littéral et permettons-nous d'imaginer que nous n'avons pas encore assez faim de justice. Tout à l'heure, je suis passée par le *upper Outremont*, où des maisons colossales et modernes, et que j' imagine vides, sont comme des monuments plantés au pied de la montagne, sorte d'ode à l'élite du haut de la côte, dominant la masse d'en bas où s'entassent les rats (et les travaux de la chaussée), vers Ontario ou, de l'autre côté, vers Parc-Ex. Il y a là quelque chose de si ostentatoire et de si arrogant qu'il nous prendrait l'envie de leur casser les fenêtres, comme celles des Mercedes stationnées dans l'entrée. Mais ce serait manquer notre cible, n'est-ce pas? L'individu peut-il être tenu responsable de tout un système (quoiqu'il en soit un élément reproducteur, policier)?

Je suis allée au Théâtre de Quat'Sous, cet automne, voir la pièce *Les barbelés*, de la dramaturge Annick Lefebvre. Sur la scène, je vous résume le propos, une femme va mourir, on nous le dit d'emblée. Une femme va mourir parce que les barbelés qu'elle

a dans le ventre, qu'on a tous dans le ventre dès notre conception – mais qui croissent dans des circonstances obscures ou pour d'obscures raisons, un peu comme le cancer, un sur trois –, vont finir par lui arracher l'intérieur et la faire exploser. Bon, c'est une métaphore, inutile d'insister, et le corps est une zone de guerre, c'est ce qu'évoquent les barbelés – d'ailleurs, le personnage sur l'affiche tient une grenade dans sa main. Mais la guerre de tranchées qui est menée par le personnage, abandonné à son sort, se livre en vérité contre la société; c'est l'individu, seul, contre les autres, cette masse (obscur et silencieuse) que nous appelons société et ce qu'il implique d'y vivre; l'individu, donc, contre les normes qui lui sont imposées, les codes, tout ce qui l'empêche de s'épanouir et de *s'exprimer*, ce qui le maintient dans un état d'asservissement: les injonctions, le devoir, la famille, le travail, la morale, toutes les notions intégrées, hégémoniques, le surplombant et l'écrasant, et qui le conditionnent, et qui l'empêchent de rêver, assiégé qu'il est par les obligations, et qui le retiennent d'être lui-même enfin, de devenir qui il est vraiment, si *être* ce que *l'on est vraiment* est une chose qui existe – nous y reviendrons. Il n'y a pas d'issue, la femme explosera littéralement sous la pression. Rideau.

Il faut souligner la précision du jeu de la comédienne, Marie-Ève Milot, qui passe de la retenue à la colère et à la détresse en quelques secondes seulement, comme si, traversée par des états intenses, elle oscillait entre la volonté de garder le contrôle de son corps et la décharge d'émotions longtemps refoulées, qui, devant la mort, l'envahissent, la font basculer dans l'excès. Soutenue par une lumière empreinte de noblesse, qui vient dirait-on sculpter ses gestes et ses traits, Milot prend

LES BARBELÉS

TEXTE D'ANNICK LEFEBVRE,
MISE EN SCÈNE D'ALEXIA
BÜRGER, PRÉSENTÉE DU
4 AU 26 SEPTEMBRE 2018
AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

BONNE RETRAITE, JOCELYNE !

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
DE FABIEN CLOUTIER,
PRÉSENTÉE DU 9 OCTOBRE
AU 17 NOVEMBRE 2018 AU
THÉÂTRE LA LICORNE

tantôt l'aspect d'une femme fragile et désarmée, livrée injustement à la mort, tantôt, métamorphosée, celui d'un être grimaçant qui, dévoré par les barbelés, devient lui-même une bête dévorante, en proie à la rage et à la violence. Néanmoins, cette présence forte de la comédienne et la dramaturgie de la lumière ne parviennent pas à racher le texte. Je m'attarde au texte parce que je suis avant tout une lectrice. Est-ce parce que tout, dans *Les barbelés*, insiste lourdement sur la métaphore, d'ailleurs explicite dès l'introduction, qu'on a le sentiment de se trouver devant un texte sans portée narrative, confus? Si cette femme est révoltée, en colère, épuisée, elle est un peu comme un tireur fou dans une rage jubilatoire, faisant feu dans tous les sens à la fois. Elle évoquera pêle-mêle le féminisme, la guerre, les réfugiés, le travail, l'embourgeoisement, la maternité, les médias, l'aliénation du quotidien et de la répétition des mêmes gestes, et j'en passe, sans jamais creuser la nature de sa souffrance et de sa détestation du monde ni qu'on comprenne vraiment de quoi elle parle, si ce n'est du bruit incessant du monde lui-même, et de ce qui provoque un tel débordement de haine, qui devient, dans cette enfilade de lieux communs où l'on frôle parfois l'insignifiance, absurde ou caricatural.

La part de violence que nous subissons dans nos rapports sociaux et qui

nous oblige à nous taire, à refouler nos pulsions et à maîtriser nos passions, parfois nos élans, fait croître toujours plus les barbelés, autrement dit la part du monde en soi. C'est donc l'obligation de répondre aux exigences implicites et toujours renouvelées de la vie en société et le fait d'avoir incorporé ces injonctions qui nous déchiquettent l'intérieur, menacent notre individualité sans cesse en proie à la disparition. Il s'agit de la protéger en tenant le monde à distance, mais en vain, puisque le danger qu'il représente est en nous – les barbelés. Quelque chose de similaire était en jeu cette saison dans *Bonne retraite, Jocelyne!*, de Fabien Cloutier. Là aussi, l'individu, contraint par les autres à maintenir son rang et à

fatalité. Si la pièce réussit à nous montrer quelque chose, c'est peut-être justement comment le désagrégement du lien à l'autre engendre un sentiment de profonde solitude, qui, elle, mène à l'impuissance.

Ainsi, sous des airs de révolte, on me semble revendiquer dans *Les barbelés* une absence de responsabilité face à la société, et cette quête d'une individualité pleine, affranchie des contraintes sociales et des liens qui l'accablent, nie jusqu'à l'os notre interdépendance, faisant de l'individu et de la recherche de son accomplissement personnel le noyau, la condition, l'essence du bonheur. Le sociologue Pierre Bourdieu disait, je paraphrase, que nous naissons tous déterminés, mais que, à force de

et ironiquement, ce qui fait le plus rouler l'économie et creuser les injustices, ce *manque* d'être soi, rempli par ce qui *marque* notre appartenance. Le désir de liberté et le vide effroyable dont nous souffrons devenant ainsi les moyens par lesquels ce mirage exerce son emprise, forme d'envoûtement qui peut-être nous assoiffé encore davantage, nous rendant vulnérables et effrayés. Ce discours sur la liberté individuelle aujourd'hui domine au point qu'il anime tout le système et ses ramifications, du discours publicitaire au dernier roman dont tout le monde parle, jusque dans notre imaginaire, nos aspirations. On se retrouve ainsi, pour en revenir aux *Barbelés*, devant une révolte à la fois convenue et spectaculaire – ici le personnage tempête et détruit tout dans sa cuisine; là, cette fin dans laquelle le personnage explose comme une pomme grenade –, télévisable, au fond, car elle renforce le discours voulant que l'individu soit au centre de la vie elle-même.

Je ne dis pas que le désir de liberté est illégitime, bien entendu, mais bien que la liberté ne peut se penser en dehors du monde ou en excluant l'autre. J'aime beaucoup cette idée, bouddhiste je crois, voulant que l'individu n'ait pas d'essence propre, car il est en profonde interdépendance avec les autres et son environnement, et que c'est justement cette interdépendance qui détermine qui il est; il est ce qu'il est parce que tout le reste est très exactement comme il est. Cette idée nous renvoie à notre responsabilité envers les autres et le monde dans lequel nous vivons et nous oblige à reconnaître la part de l'autre en nous-mêmes, non pas comme une menace ou un corps étranger, mais comme partie intégrante de ce que nous sommes. C'est un équilibre fragile. Il nous appartient dès lors de débutsquer dans nos discours ce qui cache la reproduction de ce que nous cherchons à éclairer. (L)

Soutenue par une lumière empreinte de noblesse, Milot prend tantôt l'aspect d'une femme fragile et désarmée, tantôt celui d'un être grimaçant.

tenir son rôle, est soumis à la violence de cette pression normative. Cloutier parvient cependant à montrer comment cette pression s'exerce par les liens que nous entretenons, nos relations avec la famille, les amis, les collègues, et comment celles-ci portent tout à la fois notre asservissement et notre affranchissement, car nous sommes construits par et dans ces liens. Chacun des personnages sur la scène est un *type* dont il ne déroge pas; le désir d'inclusion et d'appartenance enferme les personnages, qui, s'en libérant, engendreraient la fracture mais pourraient se définir autrement. Dans *Les barbelés*, l'individu, isolé, porte tout le fardeau du monde dont il cherche à s'extraire mais dont il est en même temps victime, il n'est pas responsable de sa condition, vécue comme une

travail de déconstruction et à travers la lutte, nous avons une petite chance de finir libres – libres intérieurement, c'est-à-dire conscients, capables de faire des choix éclairés, d'user de notre libre arbitre, sachant qu'il n'est jamais détaché des conditions de son exercice: c'est en effet une liberté partielle, car nous n'existons pas en dehors du monde. Si on peut présumer que le texte des *Barbelés* part du même postulat que Bourdieu – nous sommes déterminés, enfermés dans des « rôles » pour ainsi dire préfabriqués –, il m'apparaît, paradoxalement, porter lui-même le discours qu'il cherche à dénoncer. En effet, l'illusion voulant que l'on puisse accéder à sa propre essence, celle dont serait issue son individualité, une individualité authentique, unique, singulière et magnifique, est sans doute,